

## LETTRE L

*Notre saint propose à saint Augustin plusieurs questions sur les psaumes, sur les lettres, de saint Paul, et sur l'évangile; et après lui avoir marqué ce qu'il pense sur chaque difficulté, il le prie de lui, en écrire son sentiment.* <sup>1</sup>

Au saint évêque Augustin.

je suis tellement pressé par le messenger, qui va joindre en diligence un vaisseau prêt à faire voile, que je ne vous écris qu'à la hâte, pour vous proposer quelques difficultés, qui ne se présentent qu'en petit nombre à mon esprit, à cause de l'empressement, où je suis. Je vous prie de m'en donner l'éclaircissement dans l'addition que vous ferez à votre lettre.

Que si ce qui me paraît obscur, ne l'est point en effet; et si ceux de nos enfants spirituels, qui sont auprès de vous, et qui entendront la lecture de ma lettre, ne trouvent pas de difficulté dans les questions que je propose, je les prie de ne point tourner ma simplicité, et mon ignorance en risée, mais plutôt d'avoir la charité, et la bonté de m'instruire, afin que je sois du nombre de ceux qui étant éclairés par les lumières de votre doctrine, sont continuellement occupés à découvrir les merveilles comprises dans la parole, et la Loi de Dieu.

Apprenez-moi donc (vous qui êtes un des fameux docteurs de l'Eglise) comment se doivent entendre ces paroles du quinzième psaume : *Quant aux saints qui sont sur la terre, il a rendu toutes ses volontés, admirables en eux : Leurs infirmités se sont multipliées et ensuite ils se sont hâtés de courir.* (Ps 15) Qui sont les saints dont il parle ? Qu'entend-il par les saints de la terre ? Sont-ce les Juifs, qui étant les enfants d'Abraham selon la chair, ne sont point enfants des promesses, et n'ont aucune part à la sainte postérité promise à Isaac.

Il les appelle peut-être des saints de la terre, parce qu'ils font nés dans une sainte famille; quoique leurs désirs soient terrestres; que leurs pensées, et leurs affections ne soient occupées qu'aux choses de la terre; et que s'attachant opiniâtement à l'observance d'une Loi charnelle, et au sens de la lettre, ils vieillissent dans leurs erreurs. Comme ils n'ont pas voulu recevoir celui, par qui tout ce qui était de vieux est passé, et tout est devenu nouveau, ils ne sont pas devenus eux-mêmes des nouvelles créatures.

On peut donc penser qu'ils sont peut-être appelés saints dans ce psaume, comme notre Seigneur les nomme justes dans l'évangile, disant : *Ce sont les pécheurs, et non pas les justes que je suis venu appeler;* (Mt 9,13) c'est-à-dire, ces justes, qui se glorifient dans la sainteté de leurs ancêtres, et dans le sens littéral de leur Loi.

C'est ce qu'il leur reproche, disant dans un autre endroit : *Ne vous vantés pas d'avoir Abraham pour père; car je vous déclare que Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfants d'Abraham.* (Mt 3,9)

Nous avons un excellent portrait de ces prétendus justes, dans la parabole de ce superbe pharisien, qui faisait le récit, et l'éloge de ses vertus dans le Temple, comme si Dieu ne les connaissait pas. Il ne faisait aucunes prières pour obtenir des grâces; au contraire, il demandait la récompense due au mérite de ses oeuvres y qui étaient bonnes en apparence, mais qui déplaisaient beaucoup à Dieu, parce que la vanité en dissipait tout le bien, que la justice y avait établi.

Ce qui manifestait plus son orgueil, c'est qu'il faisait ce récit, non en secret, mais à haute voix, témoignant par là qu'il aimait autant être ouï des hommes, que de Dieu. Ainsi il déplût extrêmement à Dieu, parce qu'il avait trop de complaisance pour lui-même; ne prenant pas garde que Dieu brise les os, et dissipe la force de ceux qui veulent plaire aux hommes; et qu'il a autant de mépris pour les superbes, qu'il a d'estime pour ceux qui ont un cœur humble.

Nous en avons une preuve évidente dans la suite de cette parabole, par l'opposition que Jésus Christ y fait de l'orgueil de ce pharisien, avec l'humilité d'un publicain, nous faisant connaître par leur exemple, ce que Dieu agrée, ou ce qu'il rebute dans la conduite des hommes; et comme il résiste aux superbes, et donne sa grâce aux humbles. Car il assure que ce publicain ayant fait un aveu de ses péchés dans le Temple, en sortit justifié; et que le pharisien au contraire

---

<sup>1</sup> Il est parlé de trois Paulins dans cette lettre. Le premier est le saint évêque de Nole à qui elle est écrite. Le second est un citoyen romain qui fut obligé de quitter sa patrie à cause Goths, et devint disciple de notre saint Paulin. Le troisième était un prêtre de sa connaissance de saint Augustin, qui après avoir essuyé l'orage d'une violente persécution, trouva le calme dans la retraite.

en devint plus criminel, pour y avoir fait un grand récit de ses fausses vertus.

Et en vérité, ce fut avec beaucoup de justice que ce superbe panégyriste de ses bonnes œuvres fut méprisé, et rejeté de Dieu; puisqu'étant (comme il s'en vantait) parfaitement instruit de la Loi, il savait que le Seigneur dit par le prophète : *En qui demeurerai-je, sinon dans celui qui est humble, et tranquille, et qui écoute mes paroles avec tremblement.* (Is 66,2) Mais le pauvre publicain ayant confessé ses péchés avec un cœur contrit, fut reçu favorablement de Dieu, et il obtint le pardon des fautes qu'il avait confessés, pendant que le pharisien, ce prétendu saint, tels que sont les Juifs, devint plus chargé du fardeau de ses péchés, pour s'être trop glorifié de ses fausses vertus.

Je dis que les Juifs sont figurés par ce pharisien : Car comme dit l'Apôtre, en voulant établir leur propre justice sur celle qui vient de la Loi, ils ne veulent point se soumettre à Dieu, pour recevoir celle qui vient de la foi. Cependant, ce fut par la foi qu'Abraham fut justifié, et non par ses œuvres.

Comme ce grand patriarche était persuadé de la toute-puissance de Dieu, il crût à ses promesses; sachant bien qu'il ne reconnaît pour véritable juste, que celui qui vit de la foi; qu'il n'y a point de saint parfait sur la terre, mais seulement au ciel; parce que le vrai saint doit être dégagé de toutes les affections charnelles, et ne vivre que selon les lumières de l'esprit; ne tirant pas sa gloire de la circoncision de la chair, mais de celle du cœur, qui ne se fait point sensiblement, et selon le sens littéral de la Loi, mais insensiblement, et par la vertu de l'esprit. C'est pourquoi il ne cherche pas la louange, qui vient des hommes, mais seulement celle qui vient de Dieu.

Quant à ces paroles que le psalmiste ajoute dans le même verset : *Il a rendu ses volontés, admirables en eux*, je crois qu'elles signifient que Dieu a premièrement donné la Loi aux Juifs, comme un flambeau pour les éclairer, et comme une règle de vie pour les sanctifier. Car comme le même psalmiste dit ailleurs : *Il a fait connaître ses voies à Moïse et ses volontés aux enfants d'Israël.* (Ps 102,7)

Ensuite il a fait chez eux ce grand mystère de piété, en naissant lui-même d'une Vierge, qui était de leur nation, et prenant un corps formé du sang, et de la race de David : Il a ajouté à ces faveurs celles des miracles qu'il a fait en leur présence, et pour guérir leurs maladies.

Mais au lieu de le reconnaître, et de l'honorer comme leur Souverain, et leur Créateur, ils ont vomi mille blasphèmes contre lui, disant que s'il était de Dieu, il ne guérirait pas au jour du Sabbath; qu'il ne chassait les diables que par la vertu de Beelzebuth, le prince des démons; et c'est leur endurcissement dans cette horrible impiété, qui a multiplié leurs infirmités, et augmenté leurs ténèbres.

Mais que veut-il dire par ces paroles : *Après cela, ils se sont hâtés de courir ?* (Ps 15,4) Est-ce qu'ils se sont pressés de faire pénitence, comme firent ceux dont il est parlé dans les *Actes des Apôtres*, qui étant touchés par la prédication de saint Pierre, crurent en celui qu'ils avaient crucifié; et désirant d'effacer promptement un si grand péché, coururent au remède de la grâce. Ou n'est-ce pas que ces impies étant privés de la foi, et de la charité, qui sont la santé de l'âme, sont devenus plus malades par la multiplication de leurs péchés, qui leur ont causé une langueur mortelle ?

Car comme Jésus Christ est la Lumière, et la Vie des fidèles, et qu'il porte la santé sous ses ailes, il ne se faut point étonner si les ténèbres, et les infirmités de ceux qui ont méprisé la lumière de ce divin Soleil, et qui n'ont pas voulu demeurer sous l'aile de ce sage Médecin, se sont extrêmement augmentées. C'est ce qui lui a donné sujet de dire, en versant des larmes qu'il a voulu souvent les rassembler sous ses ailes comme la poule rassemble ses petits, et qu'ils ne l'ont pas voulu.

Où ont-ils donc couru, lorsque leurs infirmités se sont multipliées ? C'était peut-être pour crier que l'on préparât une Croix, et pour contraindre Pilate d'y faire attacher le Sauveur; afin qu'en faisant mourir le Seigneur des prophètes, ils comblissent la mesure des péchés que leurs pères avaient commis, en tuant les prophètes qui avaient prédit la Naissance de cet adorable Sauveur du monde. Après cela ils ont couru; car leurs pieds sont prompts pour répandre le sang. C'est pourquoi partout où ils passent, le malheur, et la désolation les suit; et ils ne connaissent pas le chemin de la paix, c'est-à-dire Jésus Christ qui dit : *Je suis la voie.* (Jn 14,6)

Je vous prie aussi de m'exposer ces paroles du psaume suivant : *Leur ventre est rempli de vos biens de réserve. Ils se sont rassasiés de la chair des pourceaux;* (Ps 16,14) ou, comme j'apprends qu'il est écrit dans d'autres exemplaires : *Ils ont au tant d'enfants qu'ils en ont souhaité; et ils ont laissé le reste de leur bien à leurs petits enfants.*

Je ne comprends pas aussi ce que le prophète a voulu dire par ces paroles du psaume 58, où le Fils de Dieu, parlant à son Père des Juifs ses ennemis, après avoir dit d'eux : (Ps 58,12) *Ils*

*ouvriront leur bouche pour parler : Ils ont des épées sur leurs lèvres; il ajoute : Ne les faites pas mourir, de peur qu'ils ne mettent en oubli votre Loi; mais dispersez-les par votre puissance, et détruisez-les, vous Seigneur, qui êtes notre Défenseur.* Je n'ai pas de peine à comprendre le sens de ces dernières paroles, puisque nous voyons encore dans nos jours, l'effet de cette prière, et l'accomplissement de cette prédiction. Car les Juifs n'ont plus rien de la splendeur, et de l'éclat de leur monarchie, et de leurs ancêtres. Ils sont sans Temples, sans sacrifices, et sans prophètes, étant chassés de leur pays, et dispersés par toutes les nations.

Je ne suis pas aussi surpris de ce que le Fils de Dieu, parlant alors par la bouche de son prophète, pria son Père de ne pas faire mourir ces criminels; puisque dans le temps même de sa passion, il pria pour ceux qui le crucifiaient, disant : *Mon Père, pardonne leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* (Luc 13,34)

Mais j'avoue que je n'entends pas ce qu'il ajoute : De peur qu'ils ne mettent en oubli votre Loi; comme si en ne croyant point l'évangile, leur vie pourrait être nécessaire au monde. Car de quelle utilité le souvenir, et la méditation de la Loi seront-elles au salut des Juifs, s'ils n'ont pas la foi, sans laquelle personne ne peut être sauvé ? Si ce n'est que l'on dise qu'il était à propos de les conserver en considération de la Loi, et de la race d'Abraham; afin que cette Loi, même selon la lettre, fût gardée par les enfants d'Abraham, selon la chair, qui dévoient être autant multipliés que le sable de la mer; car il se pourra faire qu'en lisant les livres de la Loi, et en y voyant ce qui y est marqué, soit par les figures, soit par les oracles des prophètes, de l'évènement du Messie, quelqu'un d'entre eux embrassera la foi de Jésus Christ, qui est la fin de la Loi, et l'accomplissement des prophéties; et dont le portrait est parfaitement tracé dans tous ces livres sacrés.

On pourrait aussi dire que le Fils de Dieu pria son Père de conserver ces impies, à cause que plusieurs de leurs enfants dévoient être du nombre des élus. Ce qui se confirme par cet endroit de l'Apocalypse, où un ange déclare à saint Jean, que de chaque tribu d'Israël, il y en avait douze mille de marqués, qui ont le bonheur de suivre l'Agneau partout où il va, parce qu'ils sont sans tache, ne restant jamais souillés, avec les femmes, mais étant toujours demeurés vierges.

Entre les choses qui me paraissent obscures dans le psaume soixante-sept, je ne puis comprendre le sens de ces paroles : *Dieu brisera les têtes de ses ennemis, et le sommet de la chevelure de ceux qui marchent dans l'iniquité.* (Ps 67,12) Car il ne dit pas qu'il brisera le sommet de la tête, mais le sommet de la chevelure; ce qui paraît n'avoir aucun sens. Est-ce qu'il voudrait dire que l'homme est entièrement rempli de péché ? Car il est écrit qu'il est couvert de mesures depuis les pieds jusqu'à la tête. (Is 1,6)

Je n'entends pas aussi ces paroles suivantes : *Que les langues de vos chiens soient teintes du sang de vos ennemis, qu'ils ont sucé par son ordre.* Qui sont ces chiens ? et qui est celui qui leur commande de sucer le sang de ses ennemis ? Ne pourrait-on pas dire que les chiens de Dieu, ne sont autres que les païens, qui sont appelés des chiens dans l'évangile ? ou que ce sont ces sortes de chrétiens, qui vivent d'une manière aussi déréglée que les païens, et que l'on peut justement mettre au rang des infidèles; puisqu'en faisant profession d'honorer Dieu, ils le renoncent par leurs œuvres.

Voilà les difficultés que j'avais à vous proposer sur les psaumes; mais en voici d'autres qui me sont venues, en lisant les épîtres de saint Paul. Il dit en celle qu'il écrit aux Ephésiens, en parlant, comme il avait déjà fait dans un autre endroit, de la diversité des ordres, et des emplois que le saint Esprit a établis dans l'Eglise; il assure, dis-je, qu'il en a destiné quelques-uns pour être apôtres, les autres pour être prophètes, les autres pour être pasteurs; afin qu'ils travaillent à la perfection des saints. J'omets ce qui suit. (cf. Ep 4,11)

Apprenez- moi, je vous prie, quels sont les devoirs particuliers de chacun des ministres, signifiés par la diversité de ces noms. Quel doit être l'office des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs, et des docteurs ? Car il me semble que ces différents noms ne signifient que la même obligation, que ces ministres de l'Eglise ont d'instruire le peuple.

Pour ce qui est des prophètes, je ne crois pas qu'il veuille parler de ceux qui ont vécu longtemps avant les apôtres, mais je crois qu'il parle de ceux, qui leur étaient contemporains, et qui avaient le don d'interpréter les livres sacrés, de découvrir les secrets des cœurs, et de prédire les choses futures; comme a fait Agabus, qui prédit la famine, qui devait arriver dans peu de jours; et en se liant de la ceinture de saint Paul, il lui déclara ce qu'il suffirait dans la ville de Jérusalem.

Je désirerais aussi savoir quelle différence il y a entre les pasteurs et les docteurs, car je vois que l'on donne ordinairement ces deux noms à ceux qui gouvernent l'Eglise.

Je vous prie aussi de m'apprendre ce que l'Apôtre entend par ces paroles de la première lettre qu'il écrit à son disciple Timothée : *Je vous conjure donc avant toutes choses, que l'ont fasse des supplications, des prières, des demandes, et des actions de grâces pour tous les hommes.* (I Tim 1) Quelle différence y a-t-il en toutes ces paroles ? Car il semble que ces différentes actions se réunissent dans la seule prière.

Enseignez-moi aussi, je vous prie, ce qu'il veut dire dans la lettre qu'il écrit aux Romains; où parlant des Juifs, il ajoute : *Quant à l'évangile, ils sont ennemis à cause de vous; mais quant à l'élection, ils sont aimés à cause de leurs pères.* (Rom 1,8) Comment les Juifs sont-ils devenus les ennemis de Dieu, à cause de nous autres gentils, qui avons crû à l'évangile ? Est-ce que les gentils ne pouvaient recevoir la foi, que les Juifs ne l'eussent reçue ? Et Dieu, qui est le Créateur de tous les hommes, qui les veut tous sauver, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité, n'a-t-il pu posséder ces deux peuples en même temps ?

Comment faut-il aussi entendre ces paroles : *Ils sont aimés à cause de leurs pères ?* S'ils continuent de ne point croire, et s'ils sont toujours les ennemis de Dieu, comment peut-il les aimer ? Il me semble que c'est le Père éternel, qui parlant à son adorable Fils par le psalmiste, lui dit : *N'ai-je pas haï ceux qui vous haïssent ? Et n'ai-je pas toujours eu de l'indignation contre vos ennemis ? Oui, je les haïs d'une haine parfaite;* (ps 138,21-22) comme il avait dit un peu auparavant, en parlant des fidèles. Ô Dieu, que la gloire dont vous honorez vos saints me paraît grande ! Que leur principauté est puissamment affirmée !

De quoi servira au salut des Juifs d'avoir été aimés à cause de leurs pères, puis qu'ils ne peuvent être sauvés que par la grâce, et par la foi de Jésus Christ ? De quelle utilité leur sera cet amour, s'ils doivent être damnés à cause de leurs infidélités, et pour être devenus les ennemis de l'évangile de Jésus Christ, et ne s'être pas conformés à la foi des prophètes, des patriarches, et de leurs pères ? Si Dieu les aime, comment périront-ils ? Et s'ils n'ont pas la foi, comment pourront-ils éviter la damnation éternelle ? Si n'ayant aucun mérite d'eux-mêmes, ils sont aimés en considération du mérite de leurs pères, pourquoi ne sont-ils pas sauvés par la même raison ? Cependant Dieu assure par son prophète, que quand Noé, Daniel, et Job, tout bienheureux qu'ils sont, priaient pour le salut de ces enfants impies, ils ne seraient pas exaucés.

Eclaircissez-moi pareillement un autre passage du même apôtre, qui me paraît très obscur. C'est dans l'Épître aux Colossiens, où il dit : *Prenez garde que personne ne vous séduise, en affectant de paraître humble, par un culte superstitieux des anges, se mêlant de parler des choses qu'il ne sait pas; étant enflé par les vaines imaginations d'un esprit humain, et charnel.* (Col 2,12) De quels anges parle-t-il ? Si c'est des mauvais anges, qui sont nos ennemis, quel culte peut-on leur rendre ? Qui est l'extravagant qui peut s'humilier devant eux; et qui sous prétexte de je ne sais quelle religion, ose parler des choses qui lui sont inconnues, avec la même hardiesse que s'il les avait vues ?

Ce sont sans doute les hérétiques, qui ayant l'esprit infecté de la doctrine des démons, dont ils font une profession publique, se forment mille sentiments erronés, qu'ils débitent comme des vérités constantes, et tâchent de les insinuer par des faux raisonnements, dans l'esprit de ceux qui croient légèrement. On peut dire qu'ils sont de vrais insensés, et des hommes sans têtes, puisqu'ils ne reconnaissent pas Jésus Christ pour leur Chef; lui qui est la source de la vérité, et que tout ce qui est opposé à sa doctrine, n'est qu'une pure folie. Ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles; et c'est d'eux, dont Dieu se plaint par son prophète, disant : *Ils m'ont abandonné, moi qui suis la source d'eau vive; et ils se sont creusé des citernes brisées, qui ne peuvent retenir l'eau.* (Jer 2,13)

Je n'entends pas aussi ces paroles que l'Apôtre ajoute : *Ne mangez vous dit-on, d'une telle chose, ne goûtez pas à ceci, ne touchez, pas à cela : Cependant, ce sont des choses qui périssent toutes par l'usage qu'on en fait; et ces préceptes qu'on en donne, ne sont que des ordonnances, et des opinions humaines, qui ont quelque apparence de sagesse dans la superstition, et l'humilité affectée dans le rigoureux traitement qu'ils font au corps, et dans le peu de soin qu'ils prennent de rassasier la chair.* Qui font ceux que ce grand maître de la vérité dit avoir apparence de sagesse, et qu'il assure néanmoins n'avoir aucune marque de véritable religion; Ne sont-ce pas les mêmes, dont il dit, en écrivant à Timothée, qu'ils ont *une apparence de piété, mais qui en ruinent la vérité, et l'esprit.* (II Tim 2,5)

Je vous prie donc de m'expliquer distinctement ces deux passages de l'Épître aux Colossiens, dans lesquels il semble que l'Apôtre a uni des choses extrêmement opposées, et qui paraissent en même temps louables, et exécrables. Car qu'y a-t-il de plus louable, que de porter

les caractères de la Sagesse; et de plus exécration, que de défendre l'erreur par un motif de religion ?

Je sais que ceux qui joignent une profonde humilité à une véritable sagesse, sont parfaitement agréables à Dieu, et dignes d'être loués des fidèles; qu'ils pratiquent le commandement de l'Apôtre : *Ne touchez, et ne goûtez aucunes des choses qui périssent*, (Col 2,21) car Dieu ne l'agrée pas; et que *tout ce qui ne se fait pas selon la foi est péché*. (Rom 14,25)

Je sais aussi que Dieu a de l'aversion pour les sages superbes, qu'il détruit leurs conseils, et qu'il les regarde comme des fous, parce qu'ils font infatués de leur prudence charnelle, qui les empêche de se soumettre à la Loi de Dieu : *Car il connaît les pensées des hommes, et il sait qu'elles sont vaines*. (Ps 93,12) Mais je ne sais de quelle humilité, et de quelle sagesse l'Apôtre veut parler, en disant qu'elle vient de la doctrine des hommes; et c'est ce que je vous prie de m'expliquer.

Je ne comprends pas aussi le sens de ces paroles : *Ils ne pardonnent point à leurs corps, et ils n'ont pas l'honneur de rassasier leur chair*. (II Cor 11) Ces paroles me paraissent beaucoup obscures, et extrêmement embarrassantes. Je crois que les premières se peuvent entendre de la mortification affectée, et des austérités feintes des hérétiques, qui n'ont pas l'honneur qu'ils devraient avoir de leurs bonnes œuvres; parce que n'ayant point la foi, leurs actions ne peuvent avoir qu'une sainteté apparente; et quoi qu'ils se transforment quelquefois en ministres de la justice; comme ils sont toujours engagés dans l'erreur, ce qu'ils font de bien, ne peut avoir, ni de la gloire, ni du fruit.

Mais il me semble que ces paroles, *pour rassasier leur chair*, font contraires à celles-ci, *pour épargner leur corps* : Car il paraît que celui-là, n'épargne pas son corps, qui le mortifie par le jeûne, et qui peut dire comme saint Paul : *Je traite rudement mon corps, et je le réduis en servitude*; (I Cor 9,27) ce qui ne s'accorde pas avec le rassasiement de la chair. Si ce n'est peut-être qu'il appelle *épargner son corps*, le soin que l'on a de le rassasier; et que ceux qui veulent paraître vertueux, regardent cela comme une chose indigne d'un chrétien; dans le même sens qu'il avait dit ailleurs : *Qu'un chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement, et honnêtement, afin de l'offrir à Dieu comme une hostie vivante, sainte, et agréable à ses yeux*; (I Th 4,4) et qu'il prenne garde de ne le point rassasier; parce qu'un corps enflé de graisse, fait périr la sobriété, et la chasteté,

Vous voulez bien que je vous demande aussi l'explication de quelques passages de l'évangile, qui me paraissent obscurs. Je ne vous proposerai pas toutes les difficultés que peuvent y remarquer ceux qui le lisent à loisir, et avec réflexion; car je n'ai pas maintenant le temps de faire cette lecture, ni de rappeler dans ma mémoire tout ce que j'y ai autrefois observé de difficile.

Mais je vous exposerai seulement celles qui se présenteront à mon esprit, en dictant cette lettre. Si vous avez encore la copie de celle que vous m'écrivîtes de Carthage, pour répondre à la seconde question que je vous avais faite sur la forme, et la figure qu'auraient nos corps après la résurrection, vous me ferez plaisir de m'en envoyer un extrait, ou de me mander en abrégé ce dont vous vous souviendrez facilement. Car quoique cette lettre fut remplie de belles choses, et qui peuvent merveilleusement contribuer à mon instruction, néanmoins, comme elle n'était pas de grande étendue, elle sera peut-être tellement mêlée parmi vos autres écrits, que vous aurez peine à la retrouver. Mais comme vous en avez toujours conservé l'idée dans le trésor de votre esprit, je vous prie de la joindre à la réponse que j'attends de votre bonté, à toutes les questions que je vous propose maintenant.

Car j'espère que Jésus Christ nous fera la grâce de nous conserver encore la vie quelque temps, afin que vous ayez le plaisir de voir en moi le fruit de vos instructions, et que j'aie la satisfaction de recevoir de Dieu par votre moyen, l'éclaircissement de ces passages de l'Écriture que je vous propose, et que vous entendez parfaitement; puisque vous savez toutes choses, et que vous les connaissez presque aussi clairement que si vous les voyez en Dieu.

Apprenez-moi donc comment Jésus Christ après sa Résurrection a pu être inconnu, soit aux femmes, qui furent les premières au Sépulcre, soit aux deux disciples, qui allaient en Emmaüs; soit aux apôtres à qui il s'est apparu; puis qu'il est ressuscité avec le Corps dans lequel il a souffert. D'où vient qu'il ne fut pas reconnu de ses confidents ? Est-ce qu'il n'avait pas la même forme qu'auparavant ? Et s'il avait la même, comment ne fut-il pas connu de ceux qui l'avaient vu si souvent ? Je suis persuadé qu'il y a du mystère en ce que les deux disciples, qui n'avaient pas connu leur Maître, en marchant avec lui, le reconnurent dans la fraction du pain; mais j'aime mieux savoir ce que vous en pensez, que d'en croire à mon sentiment.

Faites-moi aussi la grâce de me dire comme il faut entendre ces paroles que Jésus Christ dit à la Madeleine après sa Résurrection : *Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père.* (Jn 20,17) S'il n'était pas permis à cette femme de le toucher, lors qu'elle était proche de lui, comment aurait-elle cette liberté, quand il serait monté vers son Père ? Si ce n'est peut-être que la foi, par laquelle on peut s'approcher, ou s'éloigner de Dieu, étant encore très faible en elle, deviendrait plus vigoureuse, et plus parfaite, par l'Ascension de son Maître.

On peut ajouter que comme elle avait douté de lui en le prenant pour un jardinier, il voulut la punir, en lui défendant de le toucher; et que ses mains n'étaient pas dignes de toucher celui que sa foi ne considérait pas comme un Homme de Dieu, mais comme un jardinier, quoique deux anges lui eussent dit : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant.* (Luc 24,6) C'est pourquoi il lui dit : *Ne me touche pas, parce que je ne suis pas encore monté à mon Père;* et que tu ne me regarde que comme un homme mortel : mais il te sera permis de me toucher, lorsque ta foi t'élèvera jusqu'à la connaissance de ma Divinité.

Enseignez-moi pareillement ce que je dois, croire de ces paroles de saint Simeon, qui étant allé au Temple, par l'inspiration du saint Esprit, pour y voir le Christ; et après voir béni ce divin Enfant qu'il avait reçu dans son sein, il dit à sa Mère : *Cet Enfant que vous voyez, est pour la ruine, et la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes. Votre âme sera même percée par une épée; afin que les pensées de plusieurs, qui étaient cachées dans leurs cœurs, soient découvertes.* (Luc 2,34)

Cette prédiction doit-elle être entendue du martyre corporel que la sainte Vierge peut avoir enduré, quoiqu'aucun Auteur n'en ait parlé; ou de celui que son coeur souffrit, lors qu'étant auprès de la Croix, où son aimable Fils était attaché, l'amour maternel lui faisait sentir intérieurement la pointure de la lance, et des clous qui perçaient le Corps de ce bien-aimé Fils ? Car le psalmiste dit de Joseph : *On lui mit les chaînes aux pieds; son âme fut pénétrée de la douleur de ses fers;* (Ps 104,12) ce qui a quelque rapport à ce que saint Simeon dit à la Vierge : *Votre âme sera percée par une épée;* il ne dit pas votre corps, mais votre âme, qui est la source, et le centre de l'amour, aussi bien que de la douleur.

C'est dans l'âme qu'elle se fait sentir beaucoup plus vivement que dans le corps; soit que cette douleur se répand aussi quelquefois sur le corps, comme elle se fit sentir à celui de Joseph, lors qu'il fut exposé, non à la mort, mais à la calomnie; qu'il fut vendu comme un esclave; chargé de chaînes, et enfermé dans une prison comme un criminel; soit qu'elle soit purement intérieure, et seulement dans l'âme, comme a été celle de la sainte Vierge, qui fut conduite auprès de la Croix, par la tendresse de l'amour maternel qu'elle avoit, pour le Corps de son cher Fils; afin de répandre sur lui des larmes après sa mort, et d'avoir soin de le faire ensevelir; ne pensant alors aucunement à la gloire de sa Résurrection, qui semblait être effacée de son idée, par la violence, et l'opprobre du supplice, qu'elle lui voyait endurer. Quoique le Seigneur ait eu soin de la consoler, non en lui faisant voir la faiblesse d'un mourant, mais en lui montrant le pouvoir absolu qu'il avait sur la vie, et sur la mort; et par l'assurance qu'il lui donnait de sa Résurrection; il la consola, dis-je, en lui disant de son disciple saint Jean : *Femme, voilà ton fils,* et à ce disciple : *Voilà ta mère.* (Jn 19,26)

Ce fut alors que quittant toutes les faiblesses qu'il avait prises, en naissant d'une femme, et que passant de la mort de la Croix, dans l'éternité de Dieu, afin d'entrer dans la gloire de Dieu son Père, il fit transport à un homme des droits qu'il avait sur la nature humaine, en donnant une Mère-Vierge à un apôtre-vierge.

Il voulut nous apprendre par cette seule action deux choses très importantes; nous donnant premièrement un excellent exemple de piété, par le soin qu'il eut de sa mère, faisant voir que s'il s'éloignait d'elle par l'absence de son corps, son cœur avait toujours pour elle la même tendresse, et les mêmes soins; et que même il ne la privait de sa présence corporelle, que pour un peu de temps; puisqu'elle verrait bientôt ressusciter celui qu'elle voyait mourir.

Il voulut aussi nous faire connaître par cette conduite un grand mystère de sa piété, et nous découvrir un admirable secret de sa Sagesse; car en donnant sa Mère à son disciple pour en avoir soin, et son disciple à sa Mère, comme un fils qu'il substituait en sa place, et qu'il engendrait en quelque manière, il déclarait que cette sainte Mère n'avait jamais eu d'autres enfants que lui, et qu'il était né d'une Vierge. Car ce divin Sauveur n'aurait pas eu tant de soin de ménager la consolation de sa Mère, s'il n'avait été son Fils seul-engendré.

Mais retournons aux paroles de saint Siméon, dont les dernières me paraissent si obscures, que j'avoue n'y rien comprendre. *Votre âme (dit-il) sera percée d'une épée; afin que les pensées de plusieurs, qui étaient cachées dans leurs cœurs, soient découvertes.* S'il faut s'arrêter au sens de la lettre, j'y vois beaucoup de difficulté; car nous n'apprenons d'aucun auteur, que la

sainte Vierge ait fini sa vie par une mort violente; en sorte que l'on puisse dire que ces paroles étaient une prédiction de son martyre.

Ce qui suit, ne me paraît pas moins obscur : *Afin que les pensées cachées dans le cœur, soient découvertes* : Car c'est Dieu seul, dit le psalmiste, qui fonde les cœurs, et les reins. Et l'Apôtre parlant du Jugement dernier, dit que *le Seigneur fera paraître au jour ce qui est caché dans les ténèbres, et qu'il découvrira les plus secrètes pensées des cœurs*. (I Cor 4,5) Et le même apôtre, parlant des armes spirituelles dont nous devons être armés intérieurement, dit que la parole de Dieu est une épée. C'est dans la lettre qu'il a écrite aux Hébreux, où nous lisons *la parole de Dieu, qui est vivante, et efficace, et elle perce plus qu'une épée à deux tranchants; elle entre, et pénètre jusques dans les répits de l'âme, et de l'esprit*; (Heb 4,12) et le reste que vous savez.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner de ce que la pointe de cette épée de feu, et très aiguë, ait autrefois percé l'âme du patriarche Joseph, et ensuite celle de la Vierge Marie, car pour ce qui est du corps de l'un, et de l'autre, nous ne lisons pas qu'ils aient été blessés par le fer.

Et afin que l'on connût plus facilement que le prophète a pris le fer pour l'épée de la parole, le même psalmiste, parlant de Joseph, dans ce verset suivant : *La parole du Seigneur l'a enflammé*, (ps 104,18) car la parole de Dieu est un feu, et une épée; puisque le Fils de Dieu, qui est la parole substantielle de son Père, parlant de tous les deux, dit : *Je suis venu pour jeter le feu sur la terre; et que désirerai-je, sinon qu'il s'allume ?* (Luc 11,49) Il dit ailleurs : *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée*. (Mt 10,34) Vous voyez comme en parlant de la vertu de sa parole, il l'appelle *un feu*, et *une épée*. Et comment pourrions-nous dire dans un autre sens, que la Vierge Marie a eu l'âme et le cœur percés ?

Je désire donc savoir de vous deux choses : La première, comment ces paroles : *Afin que les pensées cachées dans les cœurs de plusieurs, soient découvertes*, se peuvent rapporter à la Sainte Vierge : La seconde, d'où nous pouvons apprendre que ces pensées ont été découvertes ? Car l'âme de Marie a été percée, ou corporellement par le fer, ou spirituellement par l'épée de la parole de Dieu. Expliquez-moi donc, je vous prie, ces dernières paroles de la prophétie de saint Syméon; car je suis persuadé que votre âme est pleinement éclairée des lumières du saint Esprit, qui vous découvrent les secrets de Dieu.

J'espère, mon très saint, et très heureux frère en Jésus Christ, mon Seigneur, mon Maître, mon Docteur de la vérité, et mon Protecteur dans les entrailles de l'amour de Dieu, que par vos prières, il étendra sur moi ses miséricordes, et qu'il fera luire sur moi la lumière de son visage, en me donnant l'éclaircissement de ces difficultés, par le flambeau de votre instruction.

## LA REPONSE DE SAINT AUGUSTIN

*Saint Augustin avait déjà répondu par deux lettres aux questions que saint Paulin lui avait proposées; mais ayant appris que ces lettres n'avaient pas été rendues, il en fait en abrégé dans la suivante, où il répond aux nouvelles difficultés que notre saint lui propose.*

Augustin salue en Jésus Christ notre Seigneur, son très saint, très cher, et très honoré frère Paulin, son collègue dans l'épiscopat.

Comme j'apprends que Rufin notre cher fils, et diacre de notre église, étant parti de la rade d'Hippone, est sur le point de faire voile vers votre pays, je me sers de cette occasion pour faire réponse à la lettre, par laquelle votre sainteté me mande que Quintus, notre cher frère, et collègue dans le sacerdoce, et ceux qui ont passé la mer avec lui, sont arrivés à bon port, dont je rends grâces à celui qui relevé les humbles, et consolé les affligés.

Je ne puis que je n'approuve le dessein charitable que vous avez bien voulu me communiquer; et je prie celui qui vous il'a inspiré, d'en favoriser l'exécution, et de lui donner un heureux succès. Il a déjà beaucoup soulagé mon inquiétude, par l'avis que vous me donnez, non seulement de l'arrivée de ce bon prêtre, mais aussi de la recommandation que vous lui avez procurée.

Ce sont deux faveurs dont il vous est également redevable; et s'il doit l'une à vos prières, il doit l'autre à votre charité.

J'ai reçu la lettre par laquelle vous m'avez prié de vous résoudre plusieurs questions que vous me proposez, d'une manière qui m'est beaucoup avantageuse, puis qu'elle m'instruit, en me consultant.

Mais je suis surpris d'apprendre par votre dernière, que vous n'avez pas reçu la réponse que j'y fis bientôt après, par ceux de ces gens de bien, qui font toute notre joie, et notre consolation dans ce monde. Comme je n'ai pas trouvé parmi mes papiers la copie de cette réponse, je ne saurais dire à combien de questions j'ai répondu. Je suis néanmoins certain que j'ai répondu à quelques-unes, mais non pas à toutes, parce que celui qui devait porter ma lettre, était si pressé de partir, qu'il ne me donna pas le loisir de la faire plus ample.

Je vous envoyais en même temps une copie de la lettre que je vous écrivis de Carthage, sur la résurrection de nos corps, pour répondre à la question que vous me proposiez, savoir quel sera l'usage des membres de nos corps dans l'autre vie. Je vous envoyai donc présentement une copie de cette lettre, et d'une autre encore que je vois que vous n'avez pas reçue; puisque vous me renouveliez par votre dernière quelques-unes des questions auxquelles j'avais répondu. Je ne sais par qui je vous l'envoyai; parce que la votre me fut envoyée d'Hippone, lorsque j'étais chez notre saint frère, et vénérable collègue Boniface, dont je vous récrivis incontinent.

Je ne pûs alors, comme je vous le mandais, consulter les exemplaires grecs sur un endroit du psaume seize, pour répondre à la difficulté que vous y aviez trouvée, et que vous me proposiez. Mais ayant depuis consulté ceux que j'ai pu rencontrer, j'en ai vu un qui portait comme nos exemplaires latins : *Seigneur, chassez-les de la terre, et les dispersez*; et l'autre portait dans les mêmes termes que vous me l'écrivez : *Séparez-les du petit nombre, et les chassez de la terre*.

Pour le premier, il est aisé de l'entendre : *Chassez-les de la terre*; c'est-à-dire, chassez les Juifs de la terre que vous leur aviez donnée, et dispersez-les parmi les nations. C'est en effet ce qui est arrivé, lors qu'ayant été vaincus et désarmés par les Romains, leur république fut entièrement ruinée. Mais pour l'autre traduction, je ne vois pas bien quel sens nous pourrions lui donner; à moins que par ce petit nombre, on n'entendît ceux que Dieu a réservés pour les sauver, qui sont effectivement en très petit nombre, en comparaison de la multitude de ceux qui ont péri.

Ainsi, quand l'Écriture dit : *Seigneur, séparez-les de petit nombre*, il faut lire comme s'il y avait, *séparez-les du petit nombre de ceux que vous vous êtes réservés d'entre eux, pour les sauver; et chassez-les de la terre, c'est-à-dire de l'Église, qui est l'héritage des saints, et des fidèles; car l'Église est la terre des vivants, et on peut entendre de l'Église ces paroles de Jésus Christ : Heureux les doux, car ils posséderont la terre.* (Mt 5,4)

Le psalmiste ne dit pas seulement : *Séparez-les*, mais il ajoute durant leur vie; pour nous faire connaître que cette séparation se devait faire dès cette vie. Car il y en a beaucoup qui ne sont séparés de l'Église qu'à la mort, et qui durant leur vie, lui paraissent unis, par les liens de l'unité catholique, et la communion des sacrements. Mais ceux-ci ont été séparés du petit nombre de ceux de leur nation, qui ont crû, et ils ont été bannis de cette terre bienheureuse, que le Père céleste cultive comme son héritage.

Cette séparation s'est faite dans leur vie, c'est-à-dire, visiblement, et dans ce monde. Il ajoute ensuite : *Leurs entrailles ont été remplies de ce que vous aviez de caché*. C'est-à-dire, non seulement ils ont été visiblement séparés de votre Eglise; mais ils ont encore ressenti dans le fond de leur conscience, les châtements secrets, dont vous punissez invisiblement ces méchants : Car le mot de *ventre* est ici écrit, pour signifier l'intérieur de l'homme, et les secrets de l'âme.

Pour ce qui regarde les paroles qui suivent : *Ils ont été rassasiés de la chair de pourceau*, je vous en ai déjà dit ma pensée; mais j'ai trouvé depuis que ce texte se lit d'une autre manière dans des exemplaires plus corrects ou l'on voit un accent, qui détermine le sens équivoque du mot grec, et quoique le sens de cet autre texte soit plus difficile à trouver, il est plus beau, et convient beaucoup mieux à toute la suite du passage.

Le psalmiste venait de dire : *Leurs entrailles ont été remplies de ce que vous aviez de caché*; c'est-à-dire, de l'effet de vos secrets Jugements, car ceux que Dieu abandonne aux désirs de leurs cœurs, sont misérables d'une misère invisible, et cachée, lors même qu'ils goûtent avec plus de repos les plaisirs criminels.

Et comme si l'on eût demandé au prophète, comment on peut connaître ceux que Dieu remplit intérieurement des effets de sa colère; et qu'il eût déjà répondu, que l'on les reconnaît par leurs fruits, comme l'évangile nous l'apprend, il ajoute : *Ils ont été rassasiés, de leurs propres enfants*, c'est-à-dire de leurs fruits; ou pour parler plus clairement, de leurs œuvres; car nos œuvres sont, comme les enfants de notre cœur, selon que le même prophète nous l'insinue disant ailleurs : *Le pécheur a formé en lui l'injustice; il a conçu la douleur, et enfanté l'iniquité*. (Ps 7,15) L'apôtre saint Jacques confirme cette manière de parler, disant *qu'après que la cupidité a conçu, elle enfante le péché*.

Les mauvaises œuvres sont donc les enfants de malédiction, par où l'on connaît ceux qui ont les entrailles, c'est-à-dire, la conscience remplie des effets secrets de la colère de Dieu, qui les livre à leurs pensées, et leurs affections corrompues. Les bonnes œuvres au contraire sont des enfants de bénédiction : De là vient que le saint Esprit avait dit dans les *Cantiques*, en parlant à l'Eglise son épouse : *Vos dents sont comme un troupeau de brebis nouvellement tondues, et sortant de l'eau où elles ont été lavées*. Il ajoute : *Elles portent toutes des jumeaux, et il n'y en a aucune de stérile*. (Can 4) Mais qui font ces jumeaux ? sinon l'amour de Dieu, et du prochain, qui font le sujet de ces deux grands commandements, qui renferment toute la Loi, et les prophètes.

Cette manière d'expliquer ces paroles : *Ils ont été rassasiés de leurs propres enfants*, ne m'était pas venue dans la pensée, lorsque je fis réponse à votre lettre, mais ayant relu une exposition très courte sur ce psaume, que j'avais autrefois dictée, j'ai trouvé que j'avais dit en peu de mots ce que je viens d'expliquer.

J'ai aussi consulté les exemplaires grecs, pour voir si ce mot de *filis* était au datif, ou au génitif, qui tient lieu d'ablatif dans cette langue; et j'y ai trouvé le génitif, que l'interprète latin a rendu par l'ablatif, pour faire un sens plus intelligible.

Quant à ce qui suit : *Et ils ont laissé leurs restes à leurs petits enfants*, je crois que cela se doit entendre à la lettre des enfants qu'ils ont engendrés. Ainsi en lisant : *Ils ont été rassasiés de leurs propres enfants*, au lieu de lire, *Ils ont été rassasiés de la chair de pourceaux*, on pourra dire que ce qui suit : *Ils ont laissé leurs restes à leurs petits enfants*, sera l'accomplissement de ce qu'ils demandaient eux-mêmes, à la Passion de Jésus Christ, disant que son Sang retombe sur eux, et sur leurs enfants, car il est vrai qu'ils ont laissé à leurs enfants les restes de leurs péchés, et les suites funestes de leurs œuvres criminelles.

Pour ce qui regarde ces paroles du quinziesme psaume : *Il a rendu toutes ses volontés admirables au milieu d'eux*, (ps 15,3) on doit lire comme s'il y avait *en eux*. Car c'est ce que porte le texte grec; et il est assez ordinaire à nos interprètes latins, lorsqu'ils trouvent dans le grec *en eux*, de traduire au milieu d'eux, quand ils jugent que cela convient mieux au sens. Nous devons donc lire comme s'il y avait : *Pour les saints qui sont sur la terre, il a rendu toutes ses volontés admirables en eux*; comme il est porté dans plusieurs exemplaires : *Et par ses volontés*, nous devons entendre les dons de la grâce, qui nous est donnée gratuitement, et par un pur effet de son bon plaisir, et de sa volonté.

C'est ainsi qu'il faut entendre ces manières de parler de l'Ecriture : *Votre bonne volonté, nous a été comme un bouclier dont vous nous avez couverts. Vous m'avez conduit, et gouverné selon votre volonté. Il nous a engendrés volontairement par la parole de la vérité. Vous réservez une pluie volontaire à votre héritage. Il distribue ses dons à chacun, selon qu'il lui plaît*. Et plusieurs autres semblables.

Il est donc vrai que Dieu a rendu ses volontés admirables; mais en qui ? sinon dans les saints qui sont dans sa terre, c'est-à-dire, dans son Église. Car et ce mot de terre se peut prendre en bonne part, et signifier l'Église, dans les endroits mêmes où y il y a simplement *la terre*; à combien plus forte raison le peut-on entendre ainsi, quand il y a *sa terre*. Il a donc rendu ses volontés admirables en eux, puisque par les merveilleuses opérations de sa grâce, il les a préservés du désespoir, où la vue de leurs misères, et de leurs péchés les aurait jetés.

L'Apôtre est tellement charmé de cette merveilleuse conduite de Dieu, qu'il s'écrie dans son transport : *Ô profondeur des trésors de la, sagesse, et de la science de Dieu !* (Rom 1,33) Car il avait dit auparavant que Dieu, pour exercer sa miséricorde envers tous, avait voulu qu'ils fussent tous enfermés dans l'incrédulité. Aussi le psalmiste dit ensuite du verset que nous expliquons, que *leurs infirmités se sont multipliées, et qu'ensuite ils se sont hâtés de courir*. Il se sert du mot d'infirmité, pour signifier le péché; comme a fait l'Apôtre dans cet endroit de l'Épître aux Romains, où il dit que *lorsque nous étions encore infirmes, Jésus Christ est mort pour les impies* (Rom 5,6) : Où il est aisé de voir que ces infirmes, et ces impies ne sont que la même chose.

C'est ce qui se confirme par ce qu'il ajoute : *Dieu a fait éclater la grandeur de son amour envers nous, en ce que Jésus Christ est mort pour nous, dans le temps que nous étions encore pécheurs*. Où l'on voit manifestement que ces pécheurs, et ces infirmes, dont il venait de parler, ne sont que les mêmes, Il répète la même chose en d'autres termes, dans la suite, disant que nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de son Fils, dans le temps que nous étions ses ennemis.

Ainsi quand le psalmiste dit : *Leurs infirmités se sont multipliées*, il ne veut dire autre chose, sinon que le nombre de leurs péchés s'est augmenté : Car la Loi est survenue qui a donné lieu à l'abondance, et à la multiplication du péché. Mais où il y a une abondance et de péché, Dieu a répandu une surabondance de grâces; c'est pourquoi ils se sont pressés de courir : Car Jésus Christ n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs; parce que le Médecin n'est pas nécessaire aux sains, mais aux malades. Or les infirmités de ceux-ci étaient augmentées à un tel point, qu'il ne leur fallait pas moins que le remède d'une grâce très puissante pour les guérir, afin qu'après avoir reçu l'absolution de plusieurs péchés, ils aimassent Dieu avec plus de ferveur.

Ce prodigieux effet de la grâce était bien figuré par la cendre de la génisse, l'aspersion du sang, et l'immolation des victimes de l'ancienne Loi; mais toutes ces cérémonies n'étaient pas capables de le produire; et c'est pour ce sujet que le prophète ajoute : *Je ne prendrai point de part à leurs assemblées de sang*; c'est-à-dire, aux sacrifices de ces victimes, dont le sang était une figure de celui de Jésus Christ; et mes lèvres ne prononceront pas leurs noms; c'est-à-dire, ces noms infâmes, qui expliquaient le nombre, et la diversité de leurs maladies, comme étaient ceux d'idolâtres, de fornicateurs, d'adultères, d'impudiques, d'abominables, de voleurs, d'avares, de ravisseurs du bien d'autrui, d'ivrognes, de médisants; et ceux de tous les autres crimes, qui excluent du royaume de Dieu.

Mais lorsque la grâce a été répandue avec surabondance, ils se sont pressés de courir. Ils avaient tous effectivement les noms, et les crimes dont je viens de parler; mais ils ont été lavés, ils ont été justifiés; ils ont été sanctifiés au Nom de notre Seigneur Jésus Christ, et par l'Esprit de notre Dieu. Ainsi le Seigneur ne se souviendra plus de ces noms, qui leur convenaient autrefois.

Les exemplaires les plus corrects, et qui sont les plus reçus, portent : *Il a rendu mes volontés, et non pas ses volontés admirables*; mais l'un vaut l'autre, parce que c'est le Fils de Dieu qui parle; comme il paraît par ces paroles du même psaume, que les apôtres lui ont appliquées : *Vous ne laisserez pas mon âme dans les enfers, et vous ne souffrirez pas que votre Saint éprouve la corruption*. Comme donc il est certain que les dons de la grâce viennent du Père, du Fils, et du saint Esprit, le Fils de Dieu a eu raison de les appeler ses volontés.

Pour ces paroles du psaume 58. *Ne les exterminerez point, et ne permettez pas qu'ils oublient votre Loi*, je crois qu'elles se doivent entendre des Juifs, et que le prophète demande à Dieu que cette nation, quoique vaincue, et détruite par ses ennemis, ne se laisse point aller à la superstition, et à l'idolâtrie de ses vainqueurs; mais qu'elle demeure toujours attachée à l'observance de la Loi, afin qu'elle soit un témoin irréprochable de la vérité de la sainte Ecriture, dans toutes les parties du monde d'où Dieu devait assembler son Église.

Car les Juifs nous servent d'une preuve invincible, pour persuader aux païens que ce n'a pas été par une invention humaine, ni par l'industrie d'un imposteur, que le Nom de Jésus Christ s'est acquis tout-à-coup une si grande autorité parmi toutes les nations, qu'on le regarde comme l'objet de notre vénération, et comme l'espérance du salut éternel, mais que cela s'est fait par les ordres de Dieu, qui avaient été écrits et publiés longtemps auparavant.

En effet ne pourrait-on pas dire que ces prophéties ont été forgées par les chrétiens, si nous n'en justifions la vérité, même par les livres de nos ennemis. C'est pour cela que le prophète dit à Dieu : Ne les et terminez pas, et ne souffrez pas que cette nation périsse absolument, ni qu'elle oublie votre Loi; comme il serait arrivé, si les Juifs avaient été contraints d'embrasser la religion des Romains, et qu'ils n'eussent pas eu la liberté d'exercer une partie de la leur. Dieu nous a donné un préjugé de cet événement en la personne de Caïn, lorsqu'il lui imprima une marque, pour empêcher qu'on ne le tuât.

Après que le psalmiste a dit : *Ne les tuez pas, et ne permettez pas qu'ils oublient votre Loi*, il ajoute : *Dispersez-les par votre puissance*. Car s'ils demeuraient tous dans un même endroit, ils ne pourraient pas contribuer à faire recevoir les vérités de l'évangile, qui doivent être prêché avec fruit par tout le monde, en faisant connaître par les livres sacrés, que ces vérités y étaient prédites.

Il fallait donc que Dieu par et puissance les dispersât par toute la terre, pour déposer en faveur de celui qu'ils ont rejeté, persécuté, et mis à mort; faisant voir que toutes ces choses étaient prédites dans les livres de la Loi, qu'ils n'oublient point, quoique ce souvenir leur soit inutile. Car autre chose est d'avoir la Loi de Dieu dans la mémoire, et autre chose, d'en pénétrer l'obligation, et les mystères qu'elle contient.

Vous désirez aussi de savoir ma pensée sur ces paroles du psaume 67. *Dieu brisera la tête de ses ennemis, le sommet de la chevelure de ceux qui marchent dans leurs péchés*. Je crois que cela ne veut dire autre chose, sinon que Dieu écrasera la tête des pécheurs, qui font gloire de leurs crimes, et qui persévèrent dans leurs péchés avec opiniâtreté. Car quand il dit que Dieu brisera le sommet de la chevelure, c'est par une manière de parler hyperbolique, pour faire connaître jusqu'où va l'excès de l'orgueil de ces superbes, qui croient marcher sur la tête des autres.

Pour ces paroles énigmatiques du même psaume : *Les langues de vos ennemis, qui font devenus vos chiens*, il faut savoir que le mot de chien ne se prend pas toujours en mauvaise part dans l'Écriture; autrement elle ne blâmerait pas les pasteurs, de ce que ce sont des chiens muets qui n'aboient pas, et qui n'aiment qu'à dormir. (cf Is 56,10) Ces chiens seraient louables, s'ils avaient soin d'aboyer, et de veiller pour la garde du troupeau.

Nous en avons une preuve dans les soldats de Gédéon, qui ne furent choisis pour combattre, que parce qu'ils avaient bu à la manière des chiens, en lapant l'eau du torrent. Ils étaient trois cens, nombre mystérieux par le caractère de la langue hébraïque, qui lie désigne et qui représente la Croix : Tellement qu'ils eurent la gloire d'être choisis à l'exclusion des autres, parce qu'ils avaient imité les chiens, en buvant comme eux; et que leur nombre signifiait quelque chose de grand. Ceci nous fait connaître qu'il y a des chiens, qui méritent de l'estime, lors qu'ils veillent, et qu'ils aboient pour la maison, et pour le Maître; pour le troupeau, et pour le Pasteur.

Il faut encore remarquer que dans l'endroit du psaume 67, où le psalmiste fait l'éloge de l'Église, sous des expressions figurées, il y fait mention de la langue des chiens, et non de leurs dents. Il ajoute que ces chiens ont été pris d'entre les ennemis de Dieu; comme s'il disait : De ses ennemis qu'ils étaient, ils sont devenus ses chiens, disposés à aboyer pour son service; au lieu qu'ils étaient auparavant transportés de rage contre lui, et prêts à l'insulter. Mais par qui ce changement s'est-il fait ? Par lui, dit le prophète; afin qu'ils ne se glorifiasse point de ce changement, qui ne vient pas d'eux, mais de lui, c'est-à-dire de la grâce, et de la miséricorde de Dieu.

Quant à ces paroles de saint Paul : *Dieu a établi dans son Église, les uns apôtres, les autres prophètes*, je crois comme vous, que par ce mot de *prophètes*, l'Apôtre a voulu parler de ceux, qui dans les premiers temps de l'Église, avaient reçu le don de prophétie, comme Agabus; et non pas de ces anciens prophètes, qui ont prédit l'Incarnation de Jésus Christ. Pour les évangélistes, je crois que saint Paul ne les a distingués des apôtres, que pour nous faire connaître que saint Marc, et saint Luc, qui sont évangélistes, n'ont point été apôtres.

Quant à ce qu'il dit des pasteurs et des docteurs, dont vous me demandez la différence, je suis de votre sentiment, que ces deux noms conviennent à la même personne, et que l'Apôtre n'a ajouté le mot de docteur à celui de pasteur, que pour apprendre aux pasteurs qu'ils sont obligés d'enseigner, C'est pourquoi il ne distingue pas les docteurs d'avec les pasteurs, comme il avait distingué les apôtres, et les évangélistes, et il ne dit pas que Dieu a établi les uns pasteurs, et les autres docteurs; mais qu'il en a établi quelques-uns pasteurs et docteurs; pour marquer que ce n'est que la même chose qu'il a expliquée par deux noms.

Il n'est pas si aisé de découvrir ce que l'Apôtre veut signifier par ces différentes paroles qu'il énonce dans la première Épître à Timothée, lorsqu'il dit : *Je vous conjure donc avant toutes*

choses, que l'on fasse des supplications, des prières, des demandes, et des actions de grâce. Pour en avoir l'intelligence, il faut avoir recours au texte grec, car à peine trouve-t-on un interprète latin, qui ait pris la peine de traduire ces mots-là exactement.

Nous en avons une preuve évidente dans la version que vous citez et qui porte : *Obsecro fieri obsecrationes*; quoique saint Paul n'ait pas employé le même mot pour les deux dans le texte grec, qui est le texte originaire de cette épître. Car où cet interprète latin dit, *obsecro*, l'Apôtre dit en grec *paraclito*; et où le latin dit *obsecrationes*, le grec dit *deisis*. C'est ce qui fait que d'autres exemplaires de la version latine, comme les nôtres, portent *deprecationes*, au lieu d'*obsecrationes*.

Pour les autres mots qui suivent, la plupart des exemplaires latins les rendent comme les nôtres, par *orationes*, *interpellationes*, *gratiarum actiones*. Si nous voulons suivre ces exemplaires latins, il ne sera pas difficile de distinguer la signification particulière de chacun de ces mots, qui feront un sens qui nous paraîtra raisonnable, et aux autres aussi; mais je ne sais s'il conviendra avec la signification des termes grecs, autorisée par l'usage.

Ceux qui parlent latin familièrement, se servent indifféremment des mots de *precatio*, ou de *deprecatio* pour signifier la prière, selon que l'usage l'a introduit. Mais ceux qui parlent plus correctement, ont remarqué que le mot *dedeprecatio* était employé dans la prière que l'on fait, pour être délivré de quelque mal : Car ils disent que *precari*, signifie demander quelque bien, et qu'*imprecari*, c'était souhaiter du mal, qui est ce qu'on appelle maintenant donner des malédictions; et que *deprecari*, c'est ou prier d'être préservé des maux dont on était menacé. Mais je crois que nous ferons mieux de nous en tenir à l'usage commun, que de blâmer les éditions latines, soit qu'elles rendent le mot grec *deisis*, par *precatioes*, ou par *deprecationes*.

Quant à ce que le grec appelle *prosevkas*, que l'interprète latin rend par *orationes*, il est très difficile d'en établir la différence, d'avec ce que nous appelons prières. Je sais que quelques versions latines rendent ce mot Grec par *adorationes*, se fondant sur ce que dans le Grec il y a *prosevkas*, et non pas *evkas*; mais je crois que cette traduction n'est pas fidèle; car on sait que le *prosevkas* des grecs est ce que les latins appellent *orationes*; et qu'il y a grande différence entre *orare*, et *adorare*. Aussi si l'Écriture ne se sert point dans cet endroit, du verbe *prosevkas*, comme nous le voyons employé dans le texte grec de saint Mathieu : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu*; ni dans ce passage des psaumes : *Je vous adorerai dans votre saint Temple*; ni dans tous les autres en droits où il est parlé d'adoration.

Je remarque dans votre lettre que vous lisez *postulationes*, où nous lisons *interpellationes*; mais cette différence vient de ce que les interprètes ont expliqué diversement le mot grec *entevxis*. Néanmoins vous savez bien qu'*interpellare*, ne signifie pas la même chose, que *postulare*. L'interpellation, selon la signification précise du mot latin est comme une disposition, et un préliminaire à la prière : Car nous disons bien que l'on interpelle pour prier, mais nous ne disons pas que l'on prie pour interpellier. Cependant la ressemblance de ces mots a fait que l'on a pris l'un pour l'autre; et cette diversité ne mérite pas de censure, puisque ces deux mots ne signifient que la même chose.

Ceci est confirmé par ce que le même apôtre dit ailleurs, que Jésus Christ interpelle pour nous; non pour exclure la prière qu'il fait pour nous; au contraire il n'interpelle pour nous, que parce qu'il prie pour nous. Aussi lisons-nous ailleurs, *que si quelqu'un de nous vient à pécher, nous avons le Juste* (c'est-à-dire, Jésus Christ) *pour Avocat auprès du Père>et c'est lui qui prie pour nos péchés*. (I Jn) Peut-être même que dans cet endroit de l'Épître aux Hébreux, où il est dit que Jésus Christ interpellé pour nous, vos éditions portent-ils *demande*, plutôt qu'il interpelle; car le mot grec qui répond à interpelle, en cet endroit, est le même de celui du passage de la première épître à Timothée, que vos versions rendent par *demandes*, et les nôtres par *interpellations*.

Puis donc que prier et interpellier signifie la même chose, et que l'on n'interpelle Dieu que pour commencer à le prier, et à lui demander des grâces, d'où vient que l'Apôtre a employé tant de termes, qui paraissent ne signifier que la même chose, dont cependant il est bon de rechercher la différence ? Car quoique selon l'usage commun, les termes de supplications, de prières, d'interpellation, et de demande n'aient que la même signification, il semble néanmoins que chacun de ces mots doit marquer quelque chose de particulier : Mais quelle est-elle ? C'est ce qu'il est difficile de déterminer, quoique l'on en puisse former plusieurs conjectures, qui pourraient toutes être vraisemblables.

Celle qui m'agrèerait le plus, serait de dire que tous ces termes se peuvent entendre, par rapport à ce que presque toute l'Église a coutume de pratiquer dans la célébration des divins

mystères : En sorte que par le mot de *supplication*, nous entendions toutes les cérémonies qui se font et les paroles qui se prononcent par les ministres de l'Eglise, avant la bénédiction de ce qui se met sur la table du Seigneur. Par celui de , ce qui se fait, et se dit, pendant que l'on bénit ces oblations, qu'on les sanctifie, et qu'on les partage pour les distribuer aux fidèles; ce qui se termine selon la pratique de presque toutes les Eglises, par l'oraison dominicale.

Cette pensée se peut confirmer par l'étymologie du terme grec *iixi*; car on trouvera rarement dans l'Ecriture que ce mot se prenne pour ce qu'on appelle en latin *oratio*; mais il signifie ordinairement ce que les latins appellent *votum*; et celui qui signifie proprement prière en grec, c'est *prosevxi*. De là vient que plusieurs n'ayant pas assez pris garde à cette différence, ils ont crû que signifiait prière, et *prosevxi* adoration.

Si donc le mot grec *iixi* se prend le plus ordinairement dans l'Ecriture pour signifier la même chose que le mot latin *votum*, quoiqu'il puisse se prendre en général pour *oratio*, on pourra le prendre dans cet endroit de l'Apôtre dont nous parlons, pour *prosevxi*, c'est-à-dire, pour la prière faite pour vouer, ou consacrer quelque chose à Dieu, et surtout, pour celle par laquelle on lui consacre l'oblation du saint autel, qui exprime ce grand vœu, et cette consécration solennelle que nous avons faite de nous-mêmes à Jésus Christ, pour lui être invariablement unis, c'est adite à l'Eglise, qui est son Corps mystique. C'est par la vertu merveilleuse de cette union que nous ne sommes tous qu'un même corps, et qu'un même pain, dont le sacrement de l'autel est le symbole.

Je crois donc que les prières qui servent à préparer, et à sanctifier les oblations, sont celles que l'Apôtre ordonne que l'on fasse, et qu'il entend par le mot de *prosevxas*, que nous expliquons par celui de prière; et que quelques-uns qui n'y ont pas assez pris garde, ont interprété par celui d'adoration, puisque le mot *iixi* se prend ordinairement dans l'Ecriture pour vœu, et consécration, conséquemment celui de *prosevxi* se doit prendre pour la prière qui se fait pour vouer, et consacrer quelque chose à Dieu.

Pour le mot d'*interpellations* que vos exemplaires rendent par celui de demande, je crois qu'il doit s'entendre des prières qui se font quand on bénit le peuple, et que les évêques, qui en font comme les avocats, étendant les mains sur lui, l'offrent à la miséricorde de la Toute-Puissance de Dieu. Apres toutes ces saintes cérémonies vient l'action de grâces, qui se fait lorsque l'on a participé à ce grand sacrement, et qui est comme la conclusion de tout le reste. C'est aussi ce que l'Apôtre ordonne en dernier lieu, dans le passage que nous expliquons.

L'Apôtre ayant ainsi parlé de ces diverses sortes de prières, comme par occasion, et en passant, il déclare le principal but qu'il s'est proposé dans tout son discours, *qui est de faire connaître aux chrétiens l'obligation qu'ils ont de prier pour les rois, et pour tous aux qui sont élevés en dignité; afin que nous menions une vie douce, et tranquille, dans toute sorte de piété, et de charité.* (I Tim 2,1-3)

Il fait ce commandement, de peur que par un effet de la faiblesse humaine, quelqu'un ne s'imaginât qu'il ne fallait point prier pour ceux qui persécutaient l'Eglise; et parce qu'il savait que dans toutes sortes de conditions, il y a des membres de Jésus Christ à rassembler. C'est pour cela qu'il ajoute que ce qu'il venait d'ordonner est *bon, et agréable à Dieu, et qui veut que tous les hommes soient sauvés, et viennent à la connaissance de la vérité.* (I Tim 2,3-4)

Et de crainte que quelqu'un se persuadât qu'une vie pure, et innocente suffit avec le culte du seul Dieu véritable, et Tout-Puissant, pour arriver au salut; et qu'il n'est point nécessaire de participer au Corps, et au Sang de Jésus Christ, il ajoute que comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a aussi qu'un Médiateur entre Dieu, et les hommes, qui est Jésus Christ Homme; afin que l'on comprît que ce qu'il venait de dire, que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, ne s'accomplit que par le Médiateur, c'est-à-dire, par Jésus Christ Homme, uni au Verbe, lorsque le Verbe s'est fait chair, et qu'il a habité parmi nous, et non pas simplement par ce Verbe de Dieu, qui était Dieu, même avant que d'avoir pris une chair mortelle.

Ce que saint Paul insinue en cet endroit, que de toutes sortes de conditions, il y a des membres de Jesus-Christ à recueillir, à rapport à cet autre passage du même apôtre, qui fait le sujet d'une autre de vos questions et où il dit en parlant des Juifs, que quant à l'évangile, *ils sont ennemis, à cause de nous; mais que quant à l'élection, ils sont chéris, à cause de leurs pères.* (Rom 11,28) Il n'y a rien là qui vous doive faire de la peine, quoiqu'il faille convenir que la profondeur des trésors de la sagesse, et de la science de Dieu, ses jugements impénétrables, et ses voies incompréhensible, étonnent ses fidèles, même les plus persuadés de cette sagesse, qui atteint avec force d'une extrémité à l'autre, mais en disposant les choses d'une manière douce, et naturelle.

Car, disent-ils y pourquoi Dieu fait-il naître, croître, et multiplier ceux qu'il ne fait pas méchants, à la vérité, mais, qu'il voit bien qui le seront ? Mais quoique nous ne puissions pas pénétrer dans le secret des conseils de cette Sagesse, qui se sert utilement des méchants mêmes, pour l'avantage des bons, il est certain qu'en cela même il fait d'autant plus merveilleusement éclater sa puissance, et sa bonté, que comme la malice des méchants fait un mauvais usage de ce que Dieu a fait de meilleur, sa sagesse en fait un bon de ce qu'ils font de plus mauvais.

Voici donc de quelle manière l'Apôtre nous expose la profondeur de ce mystère. *Il ne faut pas*, nous dit-il, *mes frères, que vous vous en fassiez accroire; et pour vous en empêcher, je veux bien vous découvrir ce mystère, et ce secret, qu'une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement, pour donner lieu à la multitude des nations, d'entrer dans la foi, et qu'ainsi tout Israël fût sauvé.* (Rom 11,22-26) Ce n'est qu'une partie d'Israël qui est tombée dans l'aveuglement, et tous n'ont pas été aveuglés, puisqu'il y en a eu qui ont connu Jésus Christ. Et qu'est-ce que cette plénitude des nations, qui entre dans la foi ? Ce sont ceux d'entre les gentils qui sont *appelés selon le décret de Dieu*. Ainsi l'union des uns et des autres dans la participation de la même grâce, est ce qui fait qu'il est vrai de dire que tout Israël sera sauvé. Car c'est de ceux qui sont appelés selon ce décret d'entre les juifs, et les gentils qu'est composé cet Israël que l'Apôtre appelle *d'Israël de Dieu*, pour le distinguer du reste des juifs, qu'il appelle *l'Israël selon la chair*. C'est, continue-t-il, *ce qui a été prédit par le prophète, lors qu'il a dit : Il sortira de Sion un Libérateur, qui abolira l'impiété de Jacob; et c'est-là l'alliance que je ferai avec eux, lorsque j'effacerai leurs péchés;* (Is 50,20) c'est-à-dire, les péchés de ceux d'entre eux qui sont chéris, et non pas les péchés de tous.

C'est ensuite de ces dernières paroles que viennent celles-ci, qui font le sujet de votre question : *Quant à l'évangile, ils sont ennemis à cause de vous.* (Rom 31,28) Pourquoi *quant à l'évangile* ? C'est qu'il fallait pour notre rédemption que le Sang de Jésus Christ fût répandu; et il ne le pouvait être que par ses ennemis. Voilà l'usage que Dieu sait faire des méchants mêmes pour le salut des bons. *Mais quant à l'élection*, continue l'Apôtre, *ils sont chéris à cause de leurs pères*, c'est-à-dire, ceux d'entre eux qui appartiennent au nombre des élus, et non pas ceux qu'il venait d'appeler ennemis, quoi qu'il se soit exprimé indéfiniment, selon la manière ordinaire de l'Écriture, qui parle souvent d'une partie comme du tout.

C'est ainsi que dans le commencement de la première épître aux Corinthiens, saint Paul les loue, comme s'ils eussent tous mérité d'être loués, quoiqu'il n'y en eut que quelques-uns qui le méditassent; comme dans la suite il les blâme, comme s'ils eussent tous été coupables, quoiqu'il n'y en eût que quelques uns qui les fussent. Quand on a pris garde à cette manière de parler des Écritures, qui se trouve répandue dans tous les livres sacrés, on accorde sans peine bien des choses qui paraissent se contredire.

Autres sont donc ceux que saint Paul appelle ennemis, et autres ceux qu'il appelle chéris, et bien-aimés : Mais comme ils étaient tous d'un même peuple, il en parle comme si c'était les mêmes. Or parmi ceux-mêmes, qu'il appelle ennemis, parce qu'ils avaient crucifié Jésus Christ, il y en a eu plusieurs qui se sont convertis, et qui n'ont commencé de paraître élus, que par cette conversion qui a été le commencement de leur salut, mais qui l'étaient à l'égard de la prescience de Dieu, dès avant la création du monde, comme le même apôtre nous l'apprend, quand il dit que *nous avons été élus en Jésus Christ, dès avant que le monde fut créé.* (Eph 1,4)

Ainsi on peut dire que ceux que saint Paul appelle ennemis, et ceux qu'il appelle bien-aimés, sont les mêmes en deux manières, c'est-à-dire, et à l'égard du même peuple auquel, les uns et les autres appartenaient et à l'égard de ceux-mêmes qui étaient ennemis de Jésus Christ et animés contre lui, jusqu'à répandre son Sang, puisqu'entre ceux-là mêmes, il y en avait de bien-aimés, à raison d'une élection secrète, cachée dans la prescience de Dieu, et qui n'a commencé de se manifester, que lorsqu'ils ont été convertis.

Quant à ce que l'Apôtre ajoute, que ces bien-aimés le sont à cause de leurs pères, c'est parce qu'il fallait que ce qui avait été promis aux anciens patriarches, fût accompli : Et de là vient qu'il dit vers la fin de la même épître, que c'est afin que Dieu fût reconnu pour véritable dans l'accomplissement des promesses faites à ces mêmes patriarches, qu'il a voulu que Jésus Christ fût le dispensateur, et le ministre de l'évangile, à l'égard des circoncis, et qu'ainsi les gentils, qui n'avaient reçu aucune promesse, avaient d'autant plus de sujet de louer Dieu de la miséricorde qu'il leur a faite, et qui est celle que l'Apôtre avait en vue, quand il a dit, que c'est à cause de nous que les Juifs sont ennemis, et que leur péché a été la cause du salut des nations.

Or après avoir dit que quant à l'élection, ils sont bien-aimés à cause de leurs pères, l'Apôtre ajoute tout de suite : *Car les dons, et la vocation de Dieu sont immuables, et il ne s'en*

*repent point.* Vous voyez donc que par ceux qu'il appelle bien-aimés, il n'entend que ceux d'entre les Juifs, qui sont du nombre des prédestinés, dont il avait dit plus haut : *Nous savons que tout tourne en bien, à ceux qui aiment Dieu, et qu'il a appelés selon son décret; car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

Or les élus ne sont que ceux-là même qui ont été appelés selon ce décret de Dieu, et qu'il a connus avant tous les siècles, dans cette prescience éternelle, qui ne saurait se méprendre. Aussi les a-t-il non seulement connus dans sa prescience; mais il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût l'Aîné entre plusieurs frères : Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés, de cette sorte de vocation immuable, qui est, selon son décret, et dont il ne se repent point : Et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. N'avons-nous donc pas droit de dire après cela : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* (cf. Rom 8 et 11)

Ceux qui ne persévèrent pas jusqu'à la fin, quoi qu'ils aient marché durant quelque temps dans la foi qui opère par l'amour, n'appartiennent point à cette sorte de vocation, et ne sont point du nombre de ces prédestinés, appelés selon le décret de Dieu. Car s'ils en avaient été, Dieu pouvait les enlever, avant que la malice eût changé leur cœur.

Il se trouvera peut-être quelque téméraire, qui se constituant Juge de la conscience d'autrui, dira que ce qui a fait qu'ils n'ont point été enlevés de cette vie, avant que d'avoir renoncé à la foi, c'est que Dieu voyait dans leur cœur, qu'ils n'étaient pas véritablement fidèles, quoi qu'ils le parussent aux yeux des hommes.

Mais que dira-t-on d'un si grand nombre d'enfants, qui ayant reçu le baptême incontinent après leur naissance, auraient sans doute eu part à la vie éternelle, et au royaume des cieux, s'ils étaient morts aussitôt après avoir reçu ce sacrement; et que Dieu néanmoins laisse croître et déchoir de la grâce, jusques-là que quelques-uns même apostasient ? Et pourquoi le permet-il, sinon parce qu'ils ne sont pas du nombre des prédestinés, et qu'ils n'ont pas été appelés selon son décret, et de cette vocation immuable dont Dieu ne se repent point ?

Mais pourquoi ceux-ci sont-ils prédestinés et appelés de cette sorte, et non pas ceux-là ? C'est ce que nous ne savons point : La cause en est cachée; mais elle ne saurait être que juste : *Car peut-il y avoir de l'injustice en Dieu ? Dieu nous garde de le penser.* (Rom 9,14) C'est une de ces choses cachées dans cette profondeur des jugements de Dieu, que l'Apôtre même n'a su envisager sans admiration. Cependant il a eu soin de nous marquer que cela n'arrive que par un effet des jugements de Dieu; afin que personne ne s'imaginât qu'il y eût en cela ni injustice, ni témérité; et qu'on ne le pût imputer au hasard : Comme si le hasard pouvait avoir quelque part à ce qui se passe dans le cours des siècles, où il n'y a rien qui ne soit réglé par les admirables dispositions de la Sagesse de Dieu.

Quant à ce passage de l'épître aux Colossiens : Que personne ne vous séduise, en affectant de paraître humble, et ce que vous y trouvez d'obscur n'est pas non plus sans nuage pour moi. Je voudrais néanmoins que nous eussions pu être ensemble, quand la pensée vous est venue de me proposer cette question. Car le sens que je crois voir dans ces paroles, demande d'être exprimé d'un certain ton de voix, et de traits de visage qu'on ne saurait mettre sur le papier. On le ferait entendre par là, et il me semble que le passage n'est obscur, que parce qu'on ne le prononce pas bien.

Car quand l'Apôtre dit : *Ne touchez pas à ceci; ne goûtes pas, ne mangeras de cela,* (Col 2) on croit que c'est une défense qu'il fait de toucher de certaines choses, d'en goûter, et d'en manger; et c'est tout le contraire, autant que l'obscurité de ce passage me permet d'en juger.

Ces paroles sont celles de quelques gens, de la séduction desquels l'Apôtre voulait garantir les fidèles, et qui, selon de certaines lois, d'un faux culte des anges, faisaient de la différence d'une viande à l'autre, et disaient sur ces principes d'erreur, qui n'avaient d'autre fondement que l'imagination des hommes : Ne touchez pas à ceci, ne mangez, ni ne goûtez pas même de cela : Ce que l'Apôtre ne rapporte que pour s'en moquer; parce que *tout est pur pour ceux qui sont purs; et que tout ce qui a été créé de Dieu est bon,* (I Tim 4,4) comme le même Apôtre le déclare nettement ailleurs.

Examinons donc toute la suite du discours de l'Apôtre; car en voyant quel est son dessein, et ce qu'il a eu en vue, nous découvrirons, autant que nous en sommes capables, le vrai sens de ce passage. Il craignait que sous une apparence spécieuse de science, on ne séduisît ceux à qui il écrivait; qu'on ne leur fit prendre les ombres pour la vérité, qui n'est qu'en Jésus Christ notre Seigneur, et qu'on ne les en détournât.

C'était principalement par les Juifs, et par ceux qu'on appelait philosophes, que l'Apôtre craignait que les fidèles ne fussent séduits sous un faux nom de sagesse, et de science; ou par

ces vaines et inutiles observations du judaïsme, qui n'étant que des ombres des choses à venir, ne pouvaient plus subsister, depuis que la véritable lumière, qui est Jésus Christ, avait éclairé le monde; ou même, par le faux culte des païens.

C'est pour cela qu'après leur avoir fait entendre la peine où il était, tant pour eux, que pour ceux de Laodicée, et pour tous ceux qui ne l'avaient jamais vu; et combien il désirait que Dieu remplît leur cœur de consolation, afin qu'étant unis ensemble par le lien de la charité, ils fussent comblés de toutes les richesses d'une intelligence parfaite, pour connaître le mystère de Dieu le Père; mystère qui n'est autre que Jésus Christ; en qui tous les trésors de la sagesse, et de la science; sont renfermés, il ajoute : Je vous dis ceci, afin que personne ne vous surprenne, et ne vous séduise par des discours spécieux, qui n'ont qu'une fausse apparence de vérité.

Il craignait que l'amour même qu'ils avaient pour la vérité, ne servît à les tromper, en leur faisant embrasser ce qui n'en aurait que l'apparence. Et c'est pour cela qu'il leur recommande de se tenir à Jésus Christ, en qui ils possèdent tous les trésors de la sagesse, et de la science, dont tout ce qu'on pouvait leur promettre d'ailleurs, pour les induire en erreur, ne pouvait que les tromper.

*Car quoique je sois absent, continue l'Apôtre, je suis néanmoins avec vous en esprit : Et comme je vois avec joie combien toutes choses sont bien ordonnées parmi vous, je vois aussi ce qui peut encore manquer à votre foi en Jésus Christ. (Col 2,3)*

Il craignait donc pour eux, parce qu'il voyait ce qui leur manquait encore. *Continuez donc, ajoute-t-il, de vivre en Jésus Christ notre Seigneur, selon les instructions que vous avez reçues, étant attachés à lui comme à la racine qui vous communique la vie : Et édifiez sur lui comme sur le fondement qui vous soutient, vous affermissant dans la foi qui vous a été enseignée, et la faisant croître en vous de plus en plus par de continuelles actions de grâces.*

Il veut donc qu'ils se nourrissent de la foi, afin de devenir capables de participer à ces trésors de la sagesse, et de la science, qui sont cachés en Jésus Christ, de peur que faute d'être arrivés à ce point d'intelligence, on ne les surprît par des discours, qui auraient quelque apparence de vérité, et qu'on ne les détournât du bon chemin.

Ensuite s'expliquant encore plus clairement sur ce qu'il craignait pour eux : *Prenez garde, leur dit-il, que personne ne vous séduise par la philosophie, et par des raisonnements fondés sur des traditions humaines, et sur les principes d'une science mondaine, et non pas sur Jésus Christ, en qui toute la plénitude de la Divinité habite corporellement.* Il dit corporellement, c'est-à-dire, très réellement, et très véritablement; et qui par conséquent est autant au dessus de ce qu'on employé pour vous séduire, que le corps est au-dessus de l'ombre.

Le mot de *corporellement*, dont l'Apôtre se sert ici, n'est donc qu'une métaphore, aussi bien que celui d'ombres, qui ne convient non plus que métaphoriquement, et par emprunt, aux choses à quoi saint Paul l'applique en cet endroit. *C'est en lui, continue-il, que vous avez été remplis de grâce. C'est lui qui est le Chef de toutes les Principautés, et de toutes les Puissances; c'est-à-dire, de ces mêmes Puissances célestes, dont la philosophie, et la superstition païenne voudraient établir un certain culte trompeur, sur les principes de leur fausse théologie, qui n'est autre chose que cette science mondaine, dont l'Apôtre venait de parler.*

Mais quand il dit que Jésus Christ est le Chef, il veut dire qu'il est le principe de toutes choses. Aussi voyons-nous que quand les Juifs lui demandèrent qui il était, il répondit : *Je suis le Principe qui vous parle; car tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui.* L'Apôtre veut donc qu'ils méprisent toutes les prétendues merveilles que les Juifs, et les païens leur étalaient; et c'est pour les mettre à ce point-là, qu'il leur remet devant les yeux la grâce véritablement admirable, par laquelle ils étaient devenus le Corps de ce divin Chef. Car c'est ce qu'il fait, quand il dit qu'ils avaient été remplis de grâce, en celui, qui est le Chef de toutes les Principautés et toutes les Puissances.

C'est aussi pour empêcher qu'on ne les séduisît par ces ombres du judaïsme, qu'il ajoute : *C'est en lui que vous avez été circoncis, d'une circoncision qui n'a pas été faite de main d'homme, mais qui consiste dans le dépouillement du corps de la chair; (Col 2,1#7) ou comme portent quelques exemplaires, dans le dépouillement du corps des péchés; c'est-à-dire, dans la circoncision que Jésus Christ opère ayant été enseveli avec lui par le baptême, et étant aussi ressuscité, avec lui par la foi que produit en nous l'opération de celui qui l'a ressuscité d'entre les morts.*

Remarquez comment il leur remet encore ici devant les yeux qu'ils sont le Corps de Jésus Christ, afin qu'étant unis à ce divin Chef Jésus Christ Homme, Médiateur entre Dieu, et les

hommes, ils méprisassent toutes ces superstitions, et rejetassent toutes ces fausses et inutiles médiations, par où on leur voulait persuader qu'ils se pouvaient unir à Dieu.

C'est pourquoi il ajoute : *Il vous a fait revivre avec lui, dans le temps que vous étiez dans la mort, et dans l'incirconcision de votre chair*, c'est-à-dire, dans le péché, dont la chair est le principe, et dont le dépouillement, pour ainsi parler, était figuré par la circoncision. *Vous ayant pardonné tous vos péchés*, poursuit le grand apôtre, *et ayant effacé la crédule des décrets de la Loi qui nous était contraire*, parce que la Loi ne servait qu'à rendre les hommes plus criminels, n'ayant été introduite que pour faire abonder le péché. *Car il a enlevé cette cédule*, continue l'Apôtre, *et l'a attachée à la Croix, et s'étant dépouillé de son Corps, il nous a appris par son exemple à vaincre les Principautés, et les Puissances qu'il a menées hautement comme en triomphe, après les avoir vaincues par sa Croix.*

Ce ne sont donc pas les Puissances célestes, mais les puissances infernales qu'il nous a appris à vaincre par son exemple, lorsqu'il s'est dépouillé de son corps, pour montrer que les siens se devaient dépouiller à son imitation, de tous les désirs de la chair, par où le diable les tenait asservis à sa puissance.

Voyez maintenant de quelle manière il infère de tout ce discours, ce qui nous a donné lieu de le rapporter : *Que personne ne vous condamne donc sur le boire, et sur le manger*, ajoute-t-il, comme n'ayant dit tout ce qui précède, que pour combattre ces observations, par où on détournait les fidèles de la vérité, qui les avait mis en liberté, en les affranchissant du joug de ces cérémonies légales; car c'est Jésus Christ même qui a dit : *La Vérité vous délivrera*, c'est-à dire, vous rendra véritablement libres.

*Que personne donc ne vous condamne*, dit le saint Apôtre, *ni sur le boire, ni sur le manger, ni sur ce qui regarde les anciennes fêtes, et le jour du Sabbat; car toutes ces observations n'étaient que des ombres des choses à venir.* (Col 2,16-17) Voilà de quoi les tenir en garde contre le judaïsme, et voici de quoi les y tenir contre tas superstitions païennes.

*Vous êtes*, poursuit l'Apôtre, *le Corps de Jésus Christ; que personne ne vous condamne donc !* Comme s'il disait : Ce serait une chose honteuse, et indigne de la liberté, et, pour ainsi dire, de la noblesse de votre état, qu'étant le Corps de Jésus Christ, comme vous êtes, vous vous laisseriez séduire à ce qui n'en est que l'ombre, et que vous vous crussiez coupables, et pécheurs, pour manquer à ces observations. Puisque vous êtes donc le Corps de Jésus Christ mettez- vous au-dessus des censures de ces gens, qui font parade de je ne sais quelle sorte d'humilité. Le mot Grec approcherait davantage de ce que l'usage a établi parmi les latins mêmes : Car parmi nous le peuple même dit, *Thele dives*, pour dire un homme qui affecte de paraître riche; *Thelo-sapiens*, pour dire un homme qui affecte de paraître sage, et ainsi du reste. *Thelo humilis* donc, ou suivant la prononciation plus exacte de quelques-uns, *Thelon-humilis*, ne signifie autre chose qu'un homme qui veut paraître humble, qui l'affecte, et qui en fait une profession particulière.

C'est ce qu'on voyait dans ceux dont l'Apôtre parle, parce qu'en effet ces pratiques superstitieuses, à quoi ils s'attachaient, semblaient aller à humilier le cœur par certains faux sentiments de religion, et par un culte ou, comme portent vos exemplaires, une religion superstitieuse des anges, que le Grec appelle *thriskia*. Par ces anges l'Apôtre veut faire entendre les puissances aériennes, qui président aux éléments, selon l'imagination de ces gens-là, et qu'ils croyaient qu'on devait honorer par ces sortes de pratiques.

Puisque vous êtes donc le Corps de Jésus Christ, dit le grand apôtre, ne vous laissez pas aller à croire que vous soyez coupables, pour mépriser les pratiques superstitieuses de ces gens, qui affectent une fausse humilité, en s'attachant au culte des anges, et qui publient sans cesse ce qu'ils n'ont point vu; c'est-à-dire, ce qu'ils ne croient que sur des imaginations frivoles, et que la raison ne leur a point fait voir que l'on dut faire. Quelques exemplaires portent au contraire, et *qui inculquent sans cesse ce qu'ils ont vu*; c'est-à-dire, ce qu'ils ont vu faire à d'autres, dont seule autorité les a emportés, quoiqu'on ne leur ait rendu aucune raison de ces observations superstitieuses, et qui se croient fort au-dessus des autres, pour avoir été admis aux secrets mystères de je ne sais quelles fausses pratiques de religion. Mais la version qui lit : *Ne cessant point d'inculquer ce qu'ils n'ont point vu*, fait un sens qui revient mieux à tout le reste.

Etant enflés, continue l'apôtre, des vaines imaginations d'un esprit tout humain, car tout charnel. C'est une chose à remarquer, et qui renferme un grand sens, que ce reproche d'orgueil que fait l'Apôtre à ces gens, là, et qui est fondé sur cette humilité même qu'ils affectaient. Car il arrive, je ne sais comment, par un effet incompréhensible des secrets mouvements du cœur, que

non seulement la fausse humilité produit l'orgueil; mais que l'orgueil caché qui vient de là, enfle davantage que ce lui qui serait le plus au-dehors, et le plus marqué.

Ils sont donc enflés des vaines imaginations d'un esprit tout humain, et tout charnel, n'étant point unis au Chef, c'est-à-dire, à Jésus Christ, dont tout le Corps recevant l'influence, par les vaisseaux qui enjoignent, et en lient toutes les parties, s'entretient et s'augmente, par l'accroissement que Dieu lui donne. Si vous êtes donc morts avec Jésus Christ à toute cette science mondaine et charnelle, comment vous vous imposez des lois, comme si vous viviez encore de l'esprit du monde ? (cf. Col 2,20)

C'est ensuite de ces dernières paroles que l'Apôtre fait parler ces gens, qui sur les faux principes de cette science mondaine imposaient des lois aux fidèles, et les voulaient obliger à ces observations, dont ils se savaient bon gré, comme si c'eût été quelque chose de fort raisonnable, et qui sous le voile d'une humilité fausse et affectée, ne faisaient que les enfler d'un véritable orgueil. *Gardez-vous bien de toucher à ceci*, poursuit l'Apôtre, *et de manger, ni de goûter même de cela*. Ce sont ces gens-là que saint Paul fait parler en cet endroit; et pour le bien voir, souvenons-nous de ce que nous avons vu plus haut.

Car c'est dans ces défenses de toucher, de goûter, et de manger de certaines choses, que consistaient ces mêmes observations touchant le boire, et le manger; sur quoi nous avons vu que Saint Paul ne voulait pas que l'on se donnât la liberté de condamner les fidèles. *Or toutes ces observations mènent à la mort*, poursuit le grand Apôtre, *par cette abstinence même de ce que ces gens-là défendent*, c'est-à-dire, qu'elles ne servent qu'à corrompre ceux qui s'abstiennent superstitieusement de ces fortes de viandes, sur le fondement de ces vaines lois, qui ne sont que l'ouvrage de l'imagination des hommes.

Ces dernières paroles de l'Apôtre sont claires; mais vous êtes en peine de ce que signifie ce qu'il ajoute, *qu'il y a dans ces lois une manière de sagesse, par ces observations qu'elles prescrivent, par l'humilité de ceux qui les pratiquent, et par le rude traitement qu'ils font à leur corps*; ou, comme portent d'autres versions, *par le peu de soin qu'ils ont d'épargner leurs corps, et de rassasier leur chair*. Comment est-ce, dites-vous, que l'Apôtre peut trouver une manière de sagesse dans des choses qu'il condamne si fortement ?

Mais vous avez pu remarquer en divers endroits de l'Ecriture, qu'elle emploie indéfiniment le mot de sagesse, lors même qu'elle ne parle que de cette fausse sagesse, qu'elle désigne plus clairement en d'autres endroits par le nom sagesse du monde, et de sagesse de la chair. Ne vous étonnez donc pas qu'elle l'emploie ici de cette sorte, et que l'Apôtre au lieu de traiter de sagesse du monde, cette fausse sagesse, dont il parle ici, lui donne simplement le nom de sagesse; puis qu'il fait la même chose ailleurs, comme quand il dit aux Corinthiens : *Où sont les sages, et les savants ?* (Rom 8,7) Car il dit simplement les sages, et non pas les sages du monde, quoique ce soit constamment de ceux-là qu'il veut parler. C'est ainsi qu'il donne simplement le nom de sagesse à cette manière de sagesse, dont il parle ici, qui toute fausse qu'elle était, ne laissait pas d'avoir quelque air de ce qu'on appelle sagesse, puisqu'il n'y avait aucune de ces observations superstitieuses, dont ceux qui les prescrivaient, ne rendissent quelque raison, qui paraissait fondée sur la nature des choses, et sur les principes de cette science mondaine, dont il venait de parler.

Il a fait encore la même chose dans cette même épître aux Colossiens, lorsqu'il dit un peu au dessus de l'endroit que nous traitons : *Prenez garde que l'on ne vous séduise par la philosophie*; car c'est comme s'il avait dit : *Prenez garde qu'on ne vous séduise par l'amour de la sagesse* : Et c'est même ce qu'il a dit en propres termes, puisque le mot de philosophie ne signifie autre chose que l'amour de la sagesse. Cependant dans cet endroit, non plus que dans celui de l'épître aux Corinthiens que je viens de rapporter, il n'a point pris la précaution de qualifier du nom de sagesse du monde, cette fausse sagesse, dont il veut que l'on se garde.

S'il y a donc quelque manière, ou quelque apparence de sagesse dans ces observations donc parle saint Paul, c'est qu'on en peut rendre quelque raison, selon les principes de cette science mondaine, et de ce faux culte des Principautés, et des Puissances : Si l'on peut dire qu'elles inspirent de l'humilité, c'est en ce qu'elles font plier les hommes sous le joug de la superstition : Si elles vont à ne point, épargner le corps, c'est qu'elles le privent de l'usage de certaines viandes que ces faux sages défendaient. Enfin, si ces gens-là semblaient faire peu de cas de leur chair, et négliger de la rassasier, c'est qu'ils lui refusaient beaucoup de choses. Il ne faut pas croire néanmoins que le cas que l'on fait de sa chair, ou l'honneur qu'on lui rend, pour user du terme même de saint Paul, se règle par la qualité des choses dont on la nourrit, puisqu'elle n'a besoin que d'être réparée, et soutenue par les aliments, et qu'il n'importe quels ils soient, pourvu qu'ils soient propres à la santé.

Quant à la question que vous me faites sur ce que l'on voit dans l'évangile, que plusieurs personnes de l'un, et de l'autre sexe, à qui Jésus Christ s'est montré après sa Résurrection, et de qui il était très connu durant sa vie, l'ont méconnu d'abord qu'il leur apparut, quoi qu'il eût après sa Résurrection le même Corps qu'il avait auparavant; et qu'ils ont eu besoin de temps pour le reconnaître, vous n'êtes pas le seul à qui elle a fait de la peine.

On demande sur cela, si c'est à son Corps, ou à leurs yeux qu'il est arrivé quelque changement, qui les ait empêchés de le reconnaître.

Ce qui est dit dans saint Luc des deux disciples qui le virent sur le chemin d'Emmaüs, que quelque chose *retenait leurs yeux*, et les empêchait de le reconnaître, semble vouloir dire que c'était à leurs yeux qu'il tenait. Mais aussi ce que saint Marc dit de la même apparition, qu'il se montra à ces deux disciples sous une autre forme marque clairement que l'empêchement venait du Corps même de Jésus Christ.

Or comme il y a deux choses par où chaque visage est reconnaissable, les traits, et la couleur, j'admire qu'on soit plutôt en peine sur le changement arrivé au visage de Jésus Christ après sa Résurrection, que sur celui qui lui arriva sur le Thabor. Car puisque dans le temps de sa Transfiguration il a bien pu relever la couleur, et l'éclat de son visage, jusqu'au point qu'il parut brillant comme le soleil, quel inconvénient y a-t-il que par un effet de la même puissance, il ait changé quelque chose aux traits de ce même visage, dans les premiers moments de ses apparitions après la Résurrection, afin qu'on ne le reconnût pas d'abord, et qu'il ait repris ensuite sa forme naturelle, comme il reprit sa couleur naturelle après sa Transfiguration ?

Si ces trois disciples qui étaient avec lui sur le Thabor quand il se transfigura, l'avaient vu venir de quelqu'autre part à eux, dans l'état où il leur parut sur cette montagne, ils ne l'auraient non plus reconnu que ceux, à qui il s'apparut après sa Résurrection, et s'ils ne le méconnurent pas, c'est qu'ils ne l'avaient point quitté. Qu'on ne dise donc plus que puis qu'il avait le même Corps après sa Résurrection qu'auparavant, ses disciples ne devaient pas le méconnaître; car il avait aussi son même Corps, lorsqu'il se transfigura sur le Thabor, cependant ils n'auraient pas laissé de le méconnaître, s'ils n'eussent été assurés; d'ailleurs que c'était lui.

Il avait à l'âge de vingt-cinq, ou trente ans le même Corps dans lequel il était né; cependant ceux qui ne l'auraient vu qu'enfant, ne l'auraient pas reconnu à cet âge-là. Or la puissance de Dieu ne peut-elle pas faire en un instant aux traits d'un visage le changement, que l'âge y fut peu à peu.

Quant à ces paroles de Jésus Christ à la Madeleine : *Ne me touche pas; car je ne suis pas encore monté vers mon Père*, je ne les entends pas autrement que vous, et je crois, qu'il a voulu nous faire comprendre par là que ce qui fait qu'on l'atteint, et qu'on le touche spirituellement, c'est de croire qu'il est aussi grand, et aussi élevé que son Père, et que c'est-là ce qu'il demande de nous.

Pour cette fraction du pain, dans le moment de laquelle il fut reconnu par les deux disciples à Emmaüs, on ne doit pas douter que ce ne fut le même mystère, qui nous unit dans la connaissance de Jésus Christ.

Pour ce qui regarde les paroles de Syméon à la Vierge : *Votre âme même sera transpercée par l'épée*, je vous en ai dit ma pensée dans une autre lettre, dont je vous envoyé la copie avec celle-ci; et cela revient à une des vues que vous aviez eues sur ce sujet. Pour ce qu'il ajoute que c'est afin que ce qui est caché dans le cœur de plusieurs, soit mis en évidence, je crois qu'il le faut entendre de la malice des Juifs, et de la faiblesse des disciples; l'un et l'autre ayant été manifesté par la Passion de Jésus Christ.

Cette épée dont saint Simeon parle au commencement de ce passage, ne signifie selon ma pensée, que la vive douleur, dont le cœur de Marie fut transpercé, en voyant le Crucifiement, à la mort de son Fils. C'est cette même épée qui sort de la bouche des persécuteurs des fidèles, dont il est écrit au psaume 58 : *Ils ont une épée dans leurs bouches* : Car ceux dont ils parlent, sont sans doute ces enfants des hommes, dont les dents sont des traits, et des flèches aiguës, et leurs langues un glaive tranchant, comme il dit au psaume

Les paroles de saint Simeon ont beaucoup de rapport à celles de David, lors qu'il dit que l'âme de Joseph fut transpercée par le fer, pour nous faire connaître qu'elle sentit une douleur très aiguë, jusqu'à ce que ce qu'il avait prédit fût accompli : Car dès que sa prédiction eut son effet, sa tristesse se dissipa, et il fut élevé à une grande dignité. Mais de peur que l'on ne crût que cette prédiction de Joseph ne fût un effet de la pénétration de son esprit, et de la sagesse humaine, la sainte Ecriture a soin, selon sa coutume, de rapporter la gloire de cette action uniquement à Dieu; ajoutant incontinent qu'il n'avait prévu, et prédit ces choses, que par les lumières, du Seigneur, qui l'avaient échauffé du feu céleste.

Voilà ce que je puis répondre à toutes vos questions, selon le secours que j'ai reçu de Dieu par le mérite de vos prières, et les lumières que vous m'avez données par vos instructions. Car quoique vous m'avez proposé vos difficultés d'une manière très humble, vous les avez accompagnées de discours si savants, qu'ils peuvent servir d'instruction à ceux à qui vous en demandez. Cela me fait connaître que l'obscurité, dont Dieu a voulu couvrir les vérités qu'il nous a révélées par la sainte Ecriture, nous est extrêmement utile, parce que chacun en peut former, et des différentes pensées, qui servent toutes à l'instruction, et à l'édification des fidèles, pourvu qu'elles soient conformes aux principes de la foi, et de la doctrine catholique.

J'espère que vous excuserez le peu d'ordre de politesse que vous trouverez dans cette lettre, que j'ai écrite fort à la hâte, parce que ce lui qui la doit porter est déjà embarqué, et prêt à faire voile.

Le peu de loisir que j'ai ne me permettant pas de faire réponse au vénérable prêtre Paulin, notre très cher, et bien-aimé fils en Jésus Christ, je me contenterai de le saluer ici, et de l'exhorter en peu de mots, à remercier Dieu de tout son cœur de ce qu'il a reconnu par son expérience que Dieu secourt les affligés au plus fort de leurs peines.

Il doit s'estimer heureux de ce que la furieuse tempête dont il a été agité, l'a heureusement conduit dans le même port que vous avez gagné : Car quoique vous y soyez arrivé par un vent plus favorable, vous ne laissez pas de craindre, sachant bien qu'il y a peu de bonace dans la mer de ce monde.

Il faut donc que ce cher enfant s'écrie avec le prophète : *Tous mes os diront à jamais : Seigneur, qui est semblable à vous ?* (Ps 34,10) Il faut qu'il remercie Dieu continuellement de la grâce qu'il lui a faite de l'avoir conduit entre vos mains, où il apprendra beaucoup mieux par votre vie, et par vos exemples, à vivre saintement, qu'il ne pourrait faire en lisant mes ouvrages, et par les instructions que je pourrais lui donner.

Tous les serviteurs de Dieu notre souverain Maître; qui font avec moi, vous saluent très humblement, et vous remercient de l'honneur de votre souvenir. Notre cher frère Pèlerin, diacre de notre Eglise, n'est pas encore de retour à Hippone, depuis qu'il en est parti avec notre saint frère Urbain, qui est allé prendre possession de l'épiscopat, auquel il a été élu.

J'ai néanmoins appris, tant par le bruit public, que par les lettres qu'ils m'ont écrites, qu'ils sont arrivés en bonne santé, par la grâce, et la protection de Jésus Christ. Nous saluons avec beaucoup de tendresse, et d'affection notre cher confrère dans le sacerdoce, le vénérable Paulin, et tous ceux à qui Dieu fait la même grâce qu'à lui, de jouir de votre présence.

VCO